



## LES LIVRES

# POUR UNE ÉCOLE QUI PROMEUVE LE BIEN COMMUN

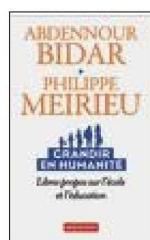
C'est un échange dense autour des enjeux de l'école que, dans *Grandir en humanité. Libres propos sur l'école et l'éducation*, le philosophe Abdennour Bidar et le pédagogue Philippe Meirieu proposent en cette rentrée. Le second, qu'on ne présente plus, surpasse en ancienneté le premier, mais les deux ont parcouru l'éducation nationale à la fois en enseignants et en experts missionnés par les politiques. Abdennour Bidar, figure de l'islam libéral, a été vingt ans professeur de philosophie, attaché, dit-il, à « faire de chaque cours un exercice d'entretien du feu intérieur » conditionnant le chemin de chacun vers sa liberté. En cela, il est en phase avec l'affirmation par son interlocuteur qu'enseigner « n'est pas, ne peut être et ne doit pas être une science ». Chargé de mission sur la laïcité en 2012, inspecteur général en 2016, il est aussi membre du Conseil des sages de la laïcité instauré début 2018 par le ministre Jean-Michel Blanquer.

Les deux intellectuels partagent une vision de l'éducation axée sur sa finalité : dans une société déboussolée, l'école doit être la promotrice obstinée du bien commun et de la solidarité. Elle est souvent présentée ainsi, mais la réalité, déplorent-ils, ne suit pas les mots officiels. Surprise : si Philippe Meirieu appelle à « prendre le contrepied du capitalisme pulsionnel », c'est Abdennour Bidar qui use des termes les plus vifs pour contester la « soumission à l'ordre du monde » d'une école vouée à fabriquer des « rouages » de la « machine économique ». Au contraire, ses principes directeurs, selon lui, devraient être de « tisser » trois types de relations : à l'autre, à soi, à la nature.

Sans s'y opposer mais sans en épouser la tonalité spiritualiste, Philippe Meirieu complète ces propositions en prônant de « faire de l'entrée dans la culture le principe même de l'école » : entrée dans la parole, les écrits, les œuvres. Mais comment ? Quand Abdennour Bidar appelle à multiplier des « collectifs pédagogiques » jouissant d'« une véritable autonomie », le pédagogue – qui a toujours prôné que l'on soit « jacobin sur les fins mais girondin sur les moyens » – approuve mais tempère, mettant en garde contre le risque de « babélisation » du système scolaire sur des bases affinitaires. Si elle ne débouche pas sur des conclusions programmatiques, leur réflexion est un stimulant état des lieux des problématiques de la transmission sur fond, désormais, d'angoisse autour de l'avenir de la planète.

### A contre-courant des préjugés

Changement de focale, mais pas d'ambition, avec *Parce que chaque élève compte*, ouvrage collectif sous la direction de Mohand-Kamel Chabane, professeur d'histoire-géographie en collège, et Benoît Falaize, historien de l'école. Dans la continuité des *Territoires vivants de la République* (La Découverte. 2018)



### GRANDIR EN HUMANITÉ. LIBRES PROPOS SUR L'ÉCOLE ET L'ÉDUCATION

d'Abdennour Bidar et Philippe Meirieu  
Autrement,  
256 p., 15 euros



### PARCE QUE CHAQUE ÉLÈVE COMPTE

sous la direction de Mohand-Kamel Chabane et Benoît Falaize  
éditions de l'Atelier,  
176 p., 16 euros



– ouvrage lui-même en réplique à la notion de « *territoires perdus* », devenue lieu commun dans le sillage d'un livre de 2002 –, ces auteurs s'insurgent contre une immense et blessante disproportion : un boulevard médiatique ad nauseam pour toute sombre description de l'enseignement dans les « quartiers » et, sauf rares exceptions, un silence de plomb sur toutes les initiatives prouvant que « *la promesse républicaine de l'éducabilité de tous* » reste réalisable.

Signées d'acteurs de terrain et d'anciens élèves, les contributions (certaines publiées en tribunes par *Le Monde* ou *Libération*) témoignent d'expériences scolaires à contre-courant des préjugés, qu'il s'agisse de lutter par le savoir contre les intégrismes, de déjouer les concurrences mémorielles, d'enseigner la Shoah, la guerre d'Algérie, l'histoire de l'esclavage ou autres questions sensibles, mais aussi de promouvoir l'enseignement des sciences, l'improvisation théâtrale, etc. Autant de réussites qui laissent entrevoir ce que pourrait être celle d'une école débarrassée de l'enclavement urbain et de l'absence de mixité sociale qui pèsent sur des enfants n'ayant pas eu « *la chance de naître au bon endroit ou dans le monde social légitime* ».

Eux non plus n'étaient pas nés au bon endroit : dans le hameau de Barbiana, au nord de Florence (Italie), dans les années 1950-1960, des enfants de paysans pauvres étaient invariablement recalés de l'école publique. Certains furent accueillis dans l'école d'un prêtre contestataire, don Lorenzo Milani. Issu de cette expérience et d'un travail d'écriture collective où l'on ne peut distinguer la part des huit élèves rédacteurs et celle de l'adulte, un livre est paru en 1967. Réquisitoire contre les pratiques éliminatoires des systèmes scolaires, cette *Lettre à une enseignante*, épuisée en français depuis la fin des années 1970, est rééditée par les éditions Agone (208 pages, 19 euros), avec une préface de l'historienne Laurence de Cock et le texte d'une conférence tenue en 1967 par Pier Paolo Pasolini. Une phrase de ce livre en concentre bien l'esprit : « *Connaître les enfants des pauvres et aimer la politique, ça revient au même. On ne peut pas aimer des enfants qui sont marqués par des lois injustes et ne pas vouloir des lois meilleures.* » ■

LUC CÉDELLE